

À LA RECHERCHE DU CORPS PERDU

■ L'avènement, au 8^e siècle, de la *nahda* (la « renaissance ») inaugure au sein du monde arabo-musulman un rapport renouvelé à soi et à l'alterité. Les problématiques d'ordre historique, mémoriel et identitaire, devenues centrales, constituent, d'une part, une véritable urgence politique et, d'autre part, « une profonde blessure anthropologique (1) », selon le critique syrien Georges Tarabichi. En effet, la *nahda*, provoquée par la rencontre avec l'Occident judéo-chrétien, est source d'une tension forte entre le désir de connaître l'Autre et le besoin de s'en protéger. À l'occidentalisation galopante des pratiques individuelles répond alors une puissante essentialisation des valeurs collectives inscrites au cœur d'un passé, dont l'idéalisation perpétuelle trouble toute appréhension sérieuse des enjeux contemporains.

UNE NÉCESSAIRE EXPRESSION

Cette dialectique est, pourrait-on dire, l'une des préoccupations principales des artistes arabes qui, s'interrogeant sur les modalités de représentation du même et du différent, abordent la création comme le lieu privilégié ou s'expriment, s'élaborent, se négocient, la tentation du mimétisme et l'imperatif de la distinction. À cet égard, la forme romanesque est significative de cet effort de repenser les rapports entre individualité et collectivité. Car les transformations substantielles du comportement et des mœurs sexuels survenues en Occident, au tournant des années 1970 ont inéluctablement participé à opérer un brouillage ontologique de l'identité arabe – identité dont le modèle social, marqué par la puissante contrainte d'une sexualité que n'a-

torise que l'union conjugale, a violemment été concurrencé par un discours qui, bien que dépositaire d'une certaine normativité, s'est avéré plus libéral. Le souhait d'élargir le champ des possibilités d'usage du corps prive à coincider, au Moyen-Orient et au Proche-Orient, avec de nombreuses tragédies aggravant la blessure narcissique de l'égo arabe. Dans un contexte aussi perturbé, désespéré, qu'advient-il de la littérature ? Comme le note très justement Mounira Chatti, « la différence sexuelle et singulièrement les attributs du féminin et du masculin, excédent, de manière explicite ou implicite, la représentation narrative de toute autre différence (2) ». L'univers de la doxa et de la praxis étant ainsi très profondément marqué par la prévalence de la virilité dont Nadia Tazi affirme qu'elle est « la tâche aveugle de ce monde (3) », il importe alors de comprendre ce que les romancières arabes ont fait et continuent de faire de ce substrat mythique de l'inconscient qui définit le féminin comme la source potentielle d'une dangerosité originelle, car, bien que le texte coranique ne fasse guère la distinction entre Adam et Eve, lors de la chute du paradis, force est de constater que l'exégèse traditionaliste de Tabarî (4), notamment, réintroduit la thématique biblique du péché de la femme.

LE TEXTE, LIEU DE TRANSGRESSION

Elles s'appellent Nawal el Saadawi, Ahlam Mosteghanemi, Najwa M. Barakat, Alia Mamdouh, Hoda Barakat, Hanan El-Cheikh, Malika Mokeddem, Hele Beji, Joumana Haddad, Chahdort Djavan – la liste est forcément lacunaire. Toutes, selon des histoires

de vie personnelles et des modalités narratives qui leur sont propres, accordent, dans le cadre de leurs travaux littéraires respectifs, une attention régulière très forte – quasi obsessionnelle – à la thématique sexuelle à partir de laquelle elles construisent des visions du monde souvent perçues comme subversives par les autorités sociales, religieuses en l'occurrence, du pays en question. C'est le cas, par exemple, de la romancière irakienne de langue arabe, Alia Mamdouh, auteure notamment de *la Naphtaline* (5) et de *la Passion* (6) qui, dans son dernier roman paru, le bouleversant *la Garçonne* (7) narre l'histoire d'une jeune femme, Sabiha, qui, au lendemain du coup d'État de 1963, est emprisonnée et torturée pour avoir entretenu une relation amoureuse avec un jeune militant communiste. Loin de se limiter au pathos inhérent à une telle intrigue, Alia Mamdouh use de l'espace fictionnel pour élaborer un discours littéraire particulièrement sophistiqué sur les relations fille-mère : « Elle [Nô'a, la mère] m'embrassait le buste, puis descendait jusqu'au ventre. Elle respirait ma chair, emplissant ses narines d'odeur de cardamome, de savon et de mélancolie. Je lui jetais des regards à mesure qu'elle glissait vers le bas. Son épaisse chevelure me chatouillait, je riais aux éclats, je la taquinais et lui pinçais les joues, jusqu'à ce qu'elle parvienne à mon petit endroit et qu'elle se jette sur lui, à plusieurs reprises ». Ainsi décrite, la relation filiale est significative du désir maternel de fusion avec l'enfant cheri. Cette aspiration à la dissolution – comprise ici comme une forme de régression à des états de conscience antérieurs – dépasse le cadre de l'amour parental.



La narratrice affirme : « C'était de l'idolâtrie. » Une idolâtrie quasi amoureuse qui laisse songeur quant au rôle joué alors par la petite fille avouant : « J'avais le cœur qui palpitait. Sans effort, j'étais devenue un petit garçon. [...] J'accueillais spontanément les deux sexes. » La confusion de l'objet du désir provoque de graves troubles identitaires pourtant perçus par la narratrice, non comme un état de fait à déplorer, mais comme une extraordinaire multiplication des possibilités d'être. La fiction subvertit, par la transgression des rapports familiaux normés, les notions de féminité et de maternité qui, ici, ne s'annulent plus l'une l'autre mais se combinent à travers une vive expression du désir.

L'ÉCRITURE CATHARTIQUE

Si la relation filiale intrigue, la relation homme-femme passionne aussi. Cette dernière, thématique littéraire par excellence, traitée par des romancières telles que l'Algérienne Malika Mokaddem ou la Libanaise Najwa M. Barakat, est néanmoins constamment rattachée à des problématiques socio-historiques spécifiques en lien direct avec le statut symbolique des femmes arabo-musulmanes. Dans son roman de langue française, justement intitulé *Mes hommes* (Grasset, 2005), Malika Mokaddem affirme son aspiration, non pas à être la femme d'un homme mais de plusieurs hommes. Les seize chapitres de son roman ont pour titre, entre autres : « La première absence », « L'homme de ma vocation », « Le goût du blond », « Le Français qui me fait la cuisine », « L'homme des traversées », « L'Homme du Canada », « Celui qui n'est jamais venu », « Le prochain amour ». Ce positionnement revendiqué par la romancière fait partie d'un dense projet autobiographique sous-tendu par une forte idéologie libérale qui, loin d'opposer hommes et femmes, fait de leur nécessaire rencontre et inéluctable union une forme de résistance à l'obscurantisme des régimes théocratiques. « Nous sommes si nombreuses à avoir fait du droit à l'égalité, à la liberté, à l'amour, au choix

de notre sexualité, notre seule religion. » Cette quête des amours masculines, malgré la libération dont elle est la promesse, est néanmoins encore et toujours symptomatique d'un traumatisme ancien fixé autour de la figure paternelle. Malika Mokaddem écrit : « Je ne t'ai pas cherché en d'autres hommes. Je les ai aimés différents pour te garder absent. Je suis née à l'amour avec ces hommes-là, mon père. Mais toi tu ignores jusqu'à leur prénom. C'est pourquoi je veux te coucher parmi eux dans un livre. » Le bien nommé *la Désirante* (Grasset, 2011) creuse, avec pudeur, cette blessure.

À cette violence symbolique du père que caractérisent « le silence, le manque, l'exclusion » répond une misère affective, sourde, vécue, cette fois-ci, par ses fils mythiques. C'est là le thème abordé par Najwa M. Barakat qui, dans son roman de langue arabe *Ya Salam* (8) narre l'histoire de trois jeunes membres d'une milice, peinant, les combats finis, à donner un sens nouveau à leur vie. Cette interrogation, ô combien pertinente, sur les modalités de justification de l'existence, dans l'imaginaire de la romancière libanaise, donne lieu à des scènes d'une extrême étrangeté où l'un des personnages, l'Albinos, rêve de se transformer en rat. « Épatant ! Baiser en toute saison avec des partenaires multiples ! Tu te rends compte, Camarade ? Si j'étais un rat, on ne serait jamais en manque, et je te trouverais tous les jours une nouvelle fiancée. Tant qu'à faire, je serais le chef, et toutes les femmes feraient partie de notre harem. » Cette jalousie humaine que provoque le coït animal est significative de la frustration sexuelle dont souffre une grande partie des femmes et des hommes arabo-musulmans et cela d'autant plus fortement, comme le note Frédéric Lagrange, dans son essai *Islam d'interdits, Islam de jouissance* (Téraèdre, 2008), que « le paradis musulman possède ce caractère singulier qu'il promet l'interdit de l'ici-bas ».

ENGAGEMENTS

Cette critique du déplacement constant du lieu du plaisir est une forme affirmée de remise en cause de l'idée selon laquelle la sexualité féminine serait source de *fitna*, c'est-à-dire de désordre politique. En effet, tel que rapporté par le Coran, Joseph ne s'adresse-t-il pas aux femmes d'Égypte en leur disant « Votre ruse est immense » ? L'approche féministe arabo-musulmane, telle qu'elle est défendue par la sociologue marocaine Fatema Mernissi, consiste à déconstruire cette représentation du corps féminin perçu comme *awra*, honte fondamentale,

fondée sur le principe de *gayra*, stricte attention portée à l'honneur.

Cette nécessité de réinvestir le patrimoine islamique à partir d'un point de vue critique, à l'instar de l'essai *Figures du féminin en Islam*, de la psychanalyste Houria Abdelouahed, se fait fortement sentir aussi hors du monde arabe, chez la romancière iranienne Chahdortt Djavann qui, dans son dernier roman paru, *Je ne suis pas celle que je suis* (Flammarion, 2012) – où s'entremêlent récit de séances analytiques et souvenirs personnels – use du voile comme métaphore de l'oppression masculine « Qu'est-ce que les hommes peuvent comprendre à cette humiliation subie par les femmes, à ce voile qui symbolise la culpabilité d'habiter un corps féminin, comme si les femmes devaient avoir honte de leur crâne ? » Pratique littéraire et engagement féministe apparaissent ici comme étroitement liés. Et même si l'on peut regretter que son art soit, quelquefois, sacrifié sur l'autel du militantisme, force est de constater que Chahdortt Djavann incarne une intéressante forme de résistance aux discours misogynes qui fleurissent en Iran et ailleurs.

Cette littérature où mille visages sont dominés par la même inquiétude, celle de l'inas-souvissement des désirs, abrite la formation lente et fragile d'une identité féminine soucieuse de se délester du poids de l'hétéronomie. L'écriture apparaît alors comme l'outil privilégié de réappropriation du corps perdu en tant qu'elle participe à la production d'un discours critique sur le masculin. Invention d'un *je* que tout menace mais que tout appelle pourtant. ■

Kaoutar Harchi

Kaoutar Harchi enseigne la sociologie du texte à l'université Sorbonne-Nouvelle. Elle est, par ailleurs, romancière et a publié l'Ampleur du saccage, Actes[Sud], 2011

- (1) G. Tarabichi, *Hartakât*, Dar Al Saqi, Beyrouth, 2002, p. 94.
- (2) Mounira Chatti, « Traumas et apories de l'identité arabe contemporaine », *Silène*, Paris, 2011
- (3) Nadia Tazi, « Le désert perpétuel. Visages de la virilité au Maghreb », in *la Virilité en Islam*, Fethi Benslama et Nadia Tazi (dir.), L'Aube, Paris, 2004, p. 44.
- (4) « Pourquoi en as-tu mangé alors que je te l'avais interdit ? Il répondit : Ô Seigneur, c'est Ève qui m'a incité. Il demanda à Ève : Pourquoi l'as-tu incité ? Elle répondit : C'est le serpent qui me l'a ordonné. Il demanda au serpent : Pourquoi lui as-tu ordonné cela ? Car l'ibis me l'a ordonné. Il dit : Qu'il soit maudit et chassé ! Quant à toi, Ève, de même que tu as fait saigner l'arbre, tu saigneras tous les mois. Et toi, serpent, je coupe tes pattes et tu marcheras sur ta face, et quiconque te rencontrera écrasera ta tête » (Tabari, *Tafsir*, de VII, 22, tradition 11 205)
- (5) Traduit par François Zabbal, Actes Sud, 1996
- (6) Traduit par Michel Galloux, préface d'Hélène Cixous, Actes Sud, 2006.
- (7) Traduit par Stéphanie Dujols, Actes Sud, 2012.
- (8) Traduit par France Meyer, Actes Sud, 2012.



Chahdortt Djavann (Ph. DR, court. Flammarion)
Malika Mokaddem (Ph. M. Simon, court. Grasset)
Najwa M. Barakat (Ph. DR, court. Actes Sud)
Alia Mamdouh (Ph. DR, court. Actes Sud)